

BÉATRICE WILMOS
LA DERNIÈRE SONATE
DE L'HIVER

roman



Flammarion

Extrait de la publication

La Dernière Sonate de l'hiver

Béatrice Wilmos

La Dernière Sonate de l'hiver

roman

Flammarion

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2081-2-0062-3

« Non, ce n'est pas moi, c'est une autre qui souffre.
Je n'aurais pu souffrir ainsi. Tout ce qui s'est passé,
qu'un drap noir le recouvre, et qu'on emporte
les lanternes... C'est la nuit. »

Anna Akhmatova

« Toutes ces tombes, ces collines
dans lesquelles j'étais et je suis
maintenant une aile blanche
parfois les effleure. »

Gottfried Benn

PREMIÈRE PARTIE

Je reconnus tout de suite la photographie en noir et blanc.

Vladimir Solianovsky est assis au piano. Ses mains, dissimulées en partie dans des gants aux doigts coupés, reposent à plat sur le couvercle. Ivo Vaganov, debout à ses côtés, tient son violon d'une main et de l'autre joue une note sur le clavier. Vladimir le regarde en riant.

J'avais commandé le disque plus de trois mois auparavant et le disquaire venait de le recevoir.

Au verso de la pochette, je parcourus la biographie succincte des deux musiciens. Je n'appris rien sur eux que je ne savais déjà. Ces lignes me parurent irréelles. Elles semblaient si peu les concerner ! Des dates, des lieux, le nom d'un conservatoire, celui d'un professeur... Leur mort : 1942 en Estonie pour Vladimir, 1943 à Berlin pour Ivo. « Pas à Berlin, pensai-je, mais à Lindenlitz dans le Brandebourg. »

Ce détail était sans doute négligeable pour le mélomane qui achetait ce disque : il lui importait avant tout de découvrir un enregistrement perdu depuis des années et dont les critiques de l'époque disaient qu'il était l'un des plus beaux qui existaient des sonates de Beethoven.

Les revues musicales s'étaient fait l'écho de la découverte de plusieurs bandes magnétiques disparues pendant le siège de Leningrad et retrouvées par hasard dans les caves d'une maison. Il s'agissait d'une série de concerts diffusés à la radio de Leningrad dans les années trente, parmi lesquels figurait l'intégrale des sonates pour piano et violon enregistrée par Solianovsky et Vaganov en février 1939. Ces enregistrements allaient être progressivement réédités. Celui-là était le premier.

J'avais écrit un premier livre sur Vladimir Solianovsky après des semaines passées à chercher des éléments sur sa vie. Puis un second où il était aussi question d'Ivo Vaganov. Ces deux ouvrages, publiés chez un éditeur de musique, n'avaient eu qu'un succès d'estime auprès de quelques critiques musicaux. Je n'y attachais aucune importance. Pas plus que je ne me souciais des commentaires de mes amis qui s'étonnaient de mon « engouement exagéré », comme le désignaient certains, pour des musiciens qu'aucun ne connaissait. Je ne cherchai jamais à leur faire comprendre ce que moi-même je peinais à définir. Comment trouver les mots justes pour décrire cette lente glissée, sans raison apparente, dans le destin de deux hommes dont tout m'était étranger ? Que dire de cette appropriation de leur bonheur et de leur malheur ? De cette identification, pourrais-je presque écrire, avec leur propre désir d'être, de faire de la musique et d'aimer ?

Je peux trouver la bonne phrase, sans doute, et le ton qui communiquera assez d'émotion pour

raconter les circonstances de leur mort, la folie et la cruauté qu'elle recèle. Mais ces mots resteront en deçà de l'angoisse que j'ai ressentie moi-même tout au long de ma quête, comme s'il m'avait fallu à tout prix découvrir quelque chose dont leur vie à eux dépendait. Les mots ne sauront jamais évoquer la curiosité insatiable, presque morbide parfois, qui m'étreignait alors.

Ces sensations que j'éprouvais en désirant découvrir quelles avaient été la vie et la mort de Solianovsky et de Vaganov m'habitent encore. Elles ont modifié ma sensibilité, d'une manière infime. Peut-être n'est-ce qu'une façon d'entendre désormais les accords mêlés d'un piano et d'un violon dans une sonate, une tristesse irrépressible devant un paysage de ruines, le goût des promenades solitaires dans certains quartiers berlinois... Plus sûrement, elles ont tracé des paysages intérieurs, elles ont levé des ombres et réveillé des voix dont je suis seul à deviner la présence. Sais-je encore quelle est leur part de réalité ? Leur part de rêve ?

Plus tard, seul chez moi, j'écoutai d'abord la quatrième sonate, celle dont Ivo Vaganov disait qu'elle faisait monter dans sa mémoire les grands corbeaux noirs et gris de la Baltique et qu'il refusa toujours de jouer après le départ de son ami.

Je l'écoutai plusieurs fois, les yeux fermés. J'étais auprès des deux musiciens enfin réunis par-delà la mort et le silence de ces cinquante années écoulées. Voilà qu'ils se tenaient devant moi qui les avais cherchés si longtemps. L'un d'abord, Vladimir

Solianovsky, l'interprète magnifique de Scriabine, fuyant Leningrad assiégé. L'autre ensuite, Ivo Vaganov, jouant de son violon dans Berlin sous les bombes. Et c'était comme si je les avais réunis moi-même.

Au début – si je dois trouver un début –, il y eut l'appel téléphonique d'un ami musicien. Pouvais-je l'aider à écrire de courts textes biographiques sur des grands pianistes du ^{XX}^e siècle ? Différentes maisons de disques s'étaient regroupées pour publier une anthologie de soixante-dix interprètes. Cet ami ne pouvait assumer seul la rédaction de ces notices. Il m'en confia la moitié. Je devais écrire pour chacun des pianistes une quinzaine de lignes. Il m'envoya une liste. Cinq noms m'étaient inconnus, parmi lesquels celui de Vladimir Solianovsky. En trois semaines, j'avais écrit la biographie de la plupart des artistes. Il me restait plus d'un mois pour trouver des éléments sur les pianistes dont je n'avais jamais entendu parler et terminer la rédaction de l'ensemble.

J'ai relu récemment le carnet sur lequel j'avais noté les noms suivants : Vladimir Solianovsky, Wilhelm Backhaus, William Kapell, Lyubov Bruk et Mark Taimanov (ce dernier étant devenu plus tard un célèbre joueur d'échecs, je trouvai sans peine des informations sur lui).

Contrairement aux autres pianistes qui ne me retinrent que le temps d'écrire ces quinze lignes sur eux, Vladimir Solianovsky me laissa d'emblée une impression mêlée de curiosité et d'admiration. Il

n'apparaissait pourtant que rarement dans les ouvrages que je lus, à peine cinq ou six fois. Mais à chaque fois, on parlait de lui en des termes qui m'intriguaient. Dans un livre sur Prokofiev, par exemple, il était décrit comme un musicien qui n'aimait que les excès, « toujours tendu à l'extrême dans une sorte de dépassement de soi destructeur ». Une biographie de Chostakovitch le citait parmi les amis du compositeur en mentionnant qu'il était l'un des rares musiciens qui avaient refusé de quitter Leningrad pendant le siège, « cette attitude correspondait bien à son caractère étrange et fantasque » jugeait l'auteur. Un dictionnaire des interprètes – un ouvrage assez ancien et rempli de noms tombés dans l'oubli – rappelait les grandes dates de sa vie, avec ce commentaire : « Vladimir Solianovsky a connu une vie agitée et sa mort tragique, survenue en mai 1942 en Estonie, était sans doute le prix à payer pour un talent aussi excessif que le fut souvent son comportement. »

Ce n'était que des traits de plume, des signes infimes, à peine des bribes de vie. Mais ils suffirent à me retenir plus qu'il ne l'aurait fallu en compagnie de Vladimir Solianovsky. Je tardais à rendre ma dernière notice et je multipliais les questions en marge de mon carnet : quel homme était-il exactement ? Pourquoi sa vie a-t-elle été agitée et tragique ? Quels étaient ces excès dont il dut payer le prix fort ? Que faisait-il en Estonie en mai 1942 ? Comment est-il mort ?

L'ami avec qui je travaillais s'inquiétait de mon retard et, quand je lui en dis la raison, il se mit presque en colère. Il ne me demandait pas d'écrire la

biographie de Vladimir Solianovsky mais de donner les dates essentielles de sa vie, d'évoquer son talent et surtout la qualité de ses interprétations de Scriabine. Un peu vexé, je lui renvoyai les quinze lignes réclamées.

Je les relis aujourd'hui. Les dates et les noms sont justes. D'un certain point de vue – celui de la maison de disques –, il ne manque rien... si ce n'est la vérité de Vladimir Solianovsky lui-même.

« Vladimir Solianovsky est né en 1901, dans une famille bourgeoise et cultivée de Saint-Petersbourg (son père est professeur de droit à l'Institut Polytechnique et sa mère, peintre, a publié trois albums d'aquarelles dont le thème, unique, est la Neva et ses ponts). Vladimir commence le piano à huit ans. En 1916, il entre au Conservatoire de Petrograd (Saint-Petersbourg a été débaptisée deux ans auparavant), dans la classe de piano de Leonid Nikolaev et prend des cours de composition avec Maximilian Steinberg, élève et gendre de Rimsky-Korsakov. Il donne son premier récital alors qu'il a à peine dix-huit ans et ne joue que des pièces de Scriabine : il apparaît déjà comme l'un des meilleurs interprètes de cette musique réputée insaisissable. Deux ans plus tard, il obtient le diplôme du Conservatoire, avec les félicitations du jury. Il a comme condisciple Maria Yudina. En 1926, il part pour la France et s'installe à Paris où il fait la connaissance de Prokofiev. Il rentre en Russie en 1928. Lorsque Prokofiev, en 1933, revient à son tour en Russie, les deux hommes maintiennent d'étroites relations d'amitié.

Alors que Leningrad est assiégé, en septembre 1941, Vladimir Solianovsky choisit de rester. Il meurt à Lugava, un village d'Estonie au bord du fleuve Narva, en mai 1942. »

Voilà tout ce que je savais au début de cette histoire. J'oubliai pour un temps le pianiste fantasque et sa vie agitée. Ce n'était qu'un faux départ. Le vrai départ eut lieu un an plus tard, dans une librairie à Paris.

Le libraire chez qui j'entrai ce jour-là gardait en pile quelques vieux 33 tours. Machinalement, je les regardai et tombai sur les *Douze Études* pour piano de Scriabine par Vladimir Solianovsky. L'expression de son visage, sur la couverture du disque, me frappa tout de suite : les traits fins, un peu creusés, les cheveux épais et noirs, lissés vers l'arrière. Rien d'ordinaire s'il n'y avait eu le regard, rieur et, en même temps, d'une extrême acuité. Il aurait été presque inquiétant si les lèvres, étirées en un léger sourire, n'en avaient adouci l'ardeur fiévreuse. Je me souvins des adjectifs qui le définissaient : étrange, fantasque, excessif... « Oui, c'est bien le visage de quelqu'un qui est tout cela ! » pensai-je et je retrouvai intacte l'émotion mêlée qui m'avait touché quelques mois auparavant. Je remarquai alors le lieu et la date de l'enregistrement de ce disque : 14 décembre 1941, théâtre Pouchkine, Leningrad. C'est-à-dire lors d'un concert donné pendant le siège de la ville par les troupes allemandes.

Le libraire qui me voyait accroupi devant la pile de 33 tours me demanda s'il pouvait m'aider. Je lui montrai le disque :

— Vous croyez vraiment que cet enregistrement a été fait pendant le siège de Leningrad ?

Il me prit la pochette des mains :

— Archiv Russkaïa, Moscou, 1953, lut-il à voix haute. C'est une réédition mais le concert a bien été enregistré en 1941 à Leningrad.

Il réfléchit un instant puis continua :

— Décembre 1941... La ville est assiégée depuis septembre. Presque trois mois. Température : trente degrés au-dessous de zéro. Déjà plusieurs milliers de morts à cause du froid et de la faim. Il fallait avoir du courage pour jouer du piano à cette époque !

Il me rendit le disque. Au dos de la pochette, je lus cet avertissement : « La performance du soliste a paru compenser suffisamment quelques défauts techniques inhérents à l'ancienneté de cet enregistrement et aux conditions précaires de prise de son. » Puis un texte : « Né en 1901 à Saint-Pétersbourg, Vladimir Solianovsky a été l'élève de Leonid Nikolaev au Conservatoire. Interprète inégalé de Scriabine, il a donné des concerts en Russie et en France. Il est mort à Lugava (Estonie) en 1942. »

Une fois arrivé chez moi, j'écoutai Vladimir Solianovsky jouer les *Douze Études* de Scriabine et, alors que je suis si peu musicien, j'en fus bouleversé.

La même interrogation me revint : comment pouvait-on faire de la musique dans une ville en guerre ? Pire même : dans une ville, sur laquelle l'étau du froid, de la faim, de la mort ne cessait plus de se resserrer.

Je crus trouver une première réponse dans la musique de Scriabine. Dans cette énergie dévorante comme les tourbillons d'un incendie, dans ces éclats

N° d'édition : L01ELJN000103N001
Dépôt légal : janvier 2007

